

Yves Théorêt, Carmel Dumas, Jean-François Somain

Yvon Paré

Numéro 135, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2009). Compte rendu de [Yves Théorêt, Carmel Dumas, Jean-François Somain]. *Lettres québécoises*, (135), 50–51.



Yves Théorêt, *David contre Goliath*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008, 360 p., 29,95 \$.

Diversité culturelle, de quoi parle-t-on ?

La Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles a été adoptée en 2005 par 148 pays à l'UNESCO. Deux abstentions : Israël et les États-Unis. La France, le Québec et le Canada se sont faits les champions de cette idée.

Cette entente assure-t-elle la survie des différentes cultures dans le monde ? Quand on parle de biens culturels et d'industrie de la culture, de quoi parle-t-on ? Une quinzaine de chercheurs, dans *David contre Goliath*, se penche sur la question.

Les États-Unis s'opposent à peu près à tous les pays dans ce débat. Règle-t-on le problème en ouvrant la porte des marchés planétaires aux cultures des petits pays ? L'industrie mondiale de la musique et du cinéma, par exemple, demande un « formatage » qui dessert à peu près tout le monde, sauf les États-Unis. Et là encore on ne favorise que les produits populaires, négligeant les œuvres plus difficiles.

MARCHANDISE

Les Américains pensent que les produits culturels sont un bien comme un autre et qu'ils doivent circuler sans restriction.

Le contexte de l'évolution de la culture américaine, l'émergence de la culture de masse et, en parallèle, le fonctionnement de leur système culturel, illustrent un engagement particulier et révélateur envers les arts et la culture. La conception commerciale et utilitariste qu'ils lui confèrent s'inscrit dans une perspective historique... Le contexte d'évolution des arts et de la culture américaine permet d'appuyer la conception utilitariste de ceux-ci, aux origines même du peuplement de l'Amérique. (p. 130-131)

Nous touchons le cœur du problème. La culture doit-elle être traitée comme le bois d'œuvre ou le sirop d'érable ? Céline Dion à Las Vegas représente-t-elle la culture québécoise ?

QUESTIONS

Pourquoi le Québec est-il devenu le fer de lance de cette bataille ? Certains diront que sa population majoritairement francophone dans un continent anglophone ne pouvait que l'inciter à promouvoir cette cause. Le nationalisme étant aussi un aspect de ce combat pour la préservation de la langue française et sa culture.

Pourtant, Québec a milité pour le libre-échange avec les États-Unis et les Amériques. Ces ententes prévoient la libre circulation des biens et des capitaux sans intervention des États. Le rouleau compresseur qui menace d'absorber toutes



YVON PARÉ



les cultures vient de ces traités et de la mondialisation.

David contre Goliath, même si les textes sont parfois arides, soulève nombre de questions et ne formule pas nécessairement les réponses. Les idées ne s'accordent pas sur le rôle des États. Tous optent pourtant pour une approche commerciale.

C'est aussi parce que nous refusons d'adhérer à la logique simpliste qui prévaut à l'heure actuelle, à savoir que la culture est essentiellement un moteur économique, un catalyseur, bref, quelque chose qui s'exporte, au même titre que l'hydroélectricité. D'où la nécessité de s'interroger sur cette transformation fondamentale qui est en train de se produire dans notre perception de

la culture et sur la signification politique qu'un tel changement de paradigme provoque. (p. 278)

Et avec Internet et la numérisation, la diffusion échappe de plus en plus à toutes les mesures protectrices, les créateurs étant ainsi largués. Le débat est loin d'être réglé.



Carmel Dumas, *Montréal show chaud*, Montréal, Fides, 2008, 318 p., 37,95 \$.

Les années qui changent tout

Tous en conviennent. L'Osstid'show a été un tournant dans la musique et la façon de présenter un spectacle au Québec.

Bruno Roy dans *L'Osstidcho ou le désordre libérateur*, un essai fort bien documenté, le démontre parfaitement. Malgré une graphie différente, les deux auteurs parlent du même événement.

Carmel Dumas remonte au temps des boîtes à chansons pour plonger dans les spectacles multidisciplinaires, se permet des incursions du côté du cinéma, des médias, du théâtre et des arts visuels, tentant d'établir des liens avec

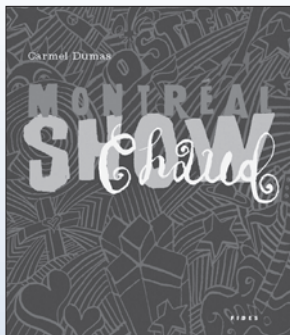


CARMEL DUMAS

ce qui se vit en Californie et en France. Une démarche globale et particulièrement ambitieuse.

ANNÉES FOLLES

Au début des années soixante, les frontières deviennent des passoires et la jeunesse du monde apprécie les mêmes musiques et cultive les mêmes révoltes. Le Québec vit alors des moments d'effervescence. Les compositeurs et les interprètes sont bousculés par les Beatles, les Doors, Frank Zappa et Bob Dylan. Les murs des boîtes à chansons ne peuvent supporter autant de décibels.



C'est à cette heure magique, qui ne sonne qu'à des moments très distants dans l'Histoire, que remonte l'origine de L'Osstid'show, un des récits préférés d'un Québec entre chien et loup, un brin nostalgique de ses années lumineuses d'aventure et de conquête. L'histoire tourne autour d'une explosion artistique extraordinaire, provoquée par l'effet combiné des bombes posées par le Front de libération du Québec et des pétards circulant au hasard de la bohème psychédélique. (p. 7)

SPECTACLE UNIQUE

Carmel Dumas s'attarde auprès du noyau qui a donné L'Osstid'show: Mouffe et Louise Forestier, Robert Charlebois et Yvon Deschamps, mais c'est l'ensemble de la vie artistique de Montréal qu'elle tente de décrire à grands traits.

Autant le dire, j'ai souvent pris plus de plaisir à m'attarder aux photographies qu'au texte. Parce que quand Carmel Dumas s'excite, quand elle cherche à décrire le réveil du Québec, ses envolées font sourire.

Montréal est une fille de port aux sangs mêlés dont les princes des églises, les rois de la finance, l'aristocratie des arts et lettres et les mandarins politiques se disputent férocement le lit. C'est flatteur, elle ne le nie pas. Elle adore qu'on la courtise et qu'on la complimente, que l'on accoure en grand nombre à ses fêtes et que l'on rêve des impossibles rêves en regardant virevolter ses jupons aux volants multicolores, taillés à même les oripeaux de ses éclectiques amants dont elle protège jalousement la parcelle d'âme qu'elle leur a dérobée durant leurs étreintes. (p. 46)

Ouais! Plus de sobriété aurait mieux servi son propos. Peut-être aussi que son « point de vue global » était un pari impossible à tenir. J'y reviens, cette manière de dire donne l'impression que l'auteure écrit en apnée.

À sa mort [Maurice Duplessis], même s'il tenait encore la majorité des enfants de la belle province d'une poigne solide, le Chef avait presque totalement perdu le contrôle de Montréal. Elle se moquait ouvertement des conventions, faisant les poches aux hommes d'affaires anglophones et s'envoyant en l'air avec les Parisiens anarchistes, ces excentriques en rouge et en noir qui s'étaient amenés en même temps que la télévision, chantant à tue-tête « La mauvaise réputation » et « Le gorille » de Georges Brassens. (p. 48)

Montréal show chaud, avec ses raccourcis et ses clichés, s'avère le document brouillon d'une groupie qui n'a pas su garder ses distances pour démêler les fils d'une époque pas comme les autres.

Jean-François Somain, *La visite de l'atelier*, coll. « Écrire », Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2008, 258 p., 19,95 \$.

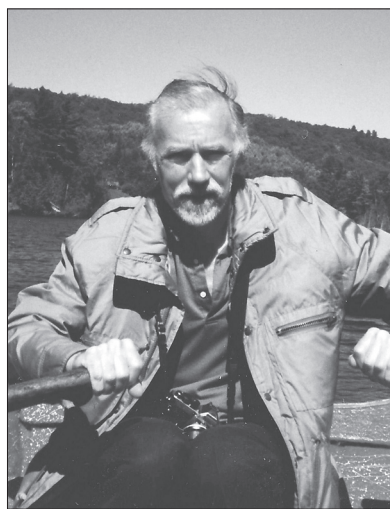
Jean-François Somain visite son atelier

Dans *La visite de l'atelier*, Jean-François Somain tente d'expliquer pourquoi il écrit et ce qu'il recherche dans sa longue ascèse.

Qui est Jean-François Somain? Où se trouve la petite lumière qui fait qu'il publie encore et encore? Difficile de répondre à ces questions après avoir fait le tour de son jardin.

L'auteur refuse de se livrer et rate ainsi l'essence même de la collection « Écrire » qui est d'ouvrir les placards pour en montrer les contenus. Pourtant M. Somain a passé sa vie dans la diplomatie et a parcouru la planète. Il doit avoir des choses à raconter.

Parler de moi, de ce que je ressens, de ce que je pense, ne m'intéresse pas outre mesure. Je me connais, je sais qui je suis, ce que je suis, je n'ai aucun besoin



JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

d'en couvrir des pages. Je me sers de ma vie, de ce que j'ai vécu, de ce que j'ai entendu, comme matière brute. (p. 27)

Il a aussi la mauvaise habitude de multiplier les comparaisons pour illustrer son propos, d'affirmer une chose étonnante et à peu près son contraire.

Je ne pense pas qu'on lise les grands chefs-d'œuvre pour leur écriture (tant mieux s'ils sont bien écrits!), mais pour ce que les auteurs disent. (p. 63)

Un grand auteur, c'est quand même un style. Creusons un peu. Quand on lit les ouvrages des grands écrivains, on a l'impression de toucher l'auteur. Ce qu'il y a au cœur d'un style, c'est la personnalité de l'auteur. (p. 64)

ÉLAGAGE

L'ouvrage aurait eu avantage à être élagué. Jean-François Somain, né Somcynsky, après avoir publié une cinquantaine d'ouvrages, ignore la sobriété. *La visite de l'atelier* nous laisse sur notre faim. L'homme présente un côté cérébral et distant qui peut en rebuter plusieurs. Nous avons l'impression d'être demeuré sur le peron de la demeure de cet écrivain prolifique qui a touché à tout.